

Isabelle: **O panuelo do silencio, les chansons de ma mère**

« *Que peux tu me raconter sur les chansons que ta mère t'a apprises ?* »

Il y a d'abord les berceuses qu'elle nous chantait le soir, puis qu'elle a chantées à mes neveux et nièces, puis à mes enfants.

Nana coco.

Duerme Negrito.

Elle chantait en berçant. *Duerme Negrito* raconte : « si tu ne dors pas, le diable blanc te mangera ». Et puis il y a les chansons qu'elle ne chantait pas le soir, mais plutôt en journée. Ce sont des Sévillanes, chants traditionnels de ma région d'origine, l'Andalousie, qui étaient chantés à l'occasion des fêtes. Tous les deux ans, on retournait en Espagne pendant les vacances d'été. Les soirées andalouses sont très différentes des françaises : les gens sont tous dehors, debout, au bar, sur la place du village ; ils dansent en chantant et en faisant les *palmitas*, c'est-à-dire qu'ils tapent des mains en rythme. Chaque été, était aussi organisée une grande fête, la Sévillane, à l'occasion de laquelle on se retrouvait tous sur la place, en tenue traditionnelle, pour partir dans la campagne durant deux ou trois jours, avec les chevaux, de quoi manger et des musiciens. La fête sévillane la plus connue a lieu en avril, pendant la semaine sainte ; à celle-là, je n'ai jamais pu participer, mais pendant l'été, des processions étaient aussi organisées et de celles-là, je me souviens bien : C'était magique, de 4 à 99 ans, nous étions tous ensemble, à chanter et danser.

De ces fêtes, je me souviens particulièrement d'une chanson : *Mira la cara a cara* ; elle se compose de quatre parties comme la plupart des Sévillanes. La danse suit un code précis, les uns et les autres font les mêmes gestes.

Ton père chantait également ?

À ces occasions, il chantait beaucoup, mais à la maison, en temps normal, très peu. Le jour de mes vingt-trois ans, je lui ai rendu visite et il a chanté pour moi, une chanson sur mon prénom. Je m'y attendais tellement peu ... J'ai été touchée... C'était si rare de l'entendre chanter... Pourtant, je crois qu'il chantait beaucoup dans sa jeunesse, surtout dans les fêtes, au cours desquelles il était plus emporté, spontané et exalté que ma mère.

Vous écoutiez de la musique à la maison ?

Dès que ça a été possible, la télévision a été branchée en permanence sur la chaîne espagnole. En continu, il y avait un fond sonore de flamenco, de sévillane. Et avant cette période, je me souviens que mon père invitait parfois des copains et que nous chantions tous ensemble. Sinon, en temps ordinaire, on chantait assez peu.

Mon grand frère et ma grande sœur sont nés en Espagne ; à leur arrivée, ils avaient six et huit ans. Il leur fallait s'intégrer à tout prix, apprendre la langue française et surtout ne pas avoir d'accent : ils ont vécu un processus de déni de l'espagnol, ils ont coupé avec la langue et la culture. Moi, je suis la petite dernière, née ici. J'ai cherché à retisser un lien. À l'âge de vingt ans, comme j'étais née sur le sol français, j'avais automatiquement droit à la nationalité française et j'étais également espagnole par filiation. Il fallait que je choisisse, déclarer l'un ou l'autre en Préfecture, et mon cœur balançait. J'étais à l'époque en BTS de secrétariat trilingue et je devais faire un stage de trois mois. Alors j'ai décidé de le trouver en Espagne. Au moins, ce temps passé au pays m'aiderait à choisir... Trois mois à vivre chez les cousins, trois mois passés à ma maison de la culture locale... Durant cette période, j'ai réalisé que j'étais un produit français : j'aime passer mes soirées assise, à discuter ; c'est en France que j'ai appris à apprécier ces choses là. Mais j'ai également besoin de légèreté et de rire, de cette manière de vivre andalouse ; c'est aussi ma culture ! Peut-être est-ce également lié à mon

milieu social... En revenant, j'ai choisi la nationalité française et j'ai arrêté mon BTS pour étudier l'histoire de l'art. J'avais soif de culture, j'aurais voulu suivre les Beaux-Arts, mais on n'avait pas d'argent et l'université était plus cadrante : je pouvais préparer les concours de l'enseignement.

Parle-moi de ta famille ? De quelle région vient-elle ?

Mes parents se sont rencontrés tardivement. La famille de mon père est de Los Palacios, une ville située à quelques kilomètres de Séville et celle de ma mère d'un village nommé El Palma de Troia, où vivent encore aujourd'hui la plupart de mes cousins et trois de mes tantes.

Mon grand-père maternel était un propriétaire terrien, mais sous le régime de Franco, toutes ses terres, tous ses biens ont été réquisitionnés et il a tout perdu. En 1936, il était un des rares lettrés du village et je sais qu'il défendait les droits des paysans, en transmettant les informations des résistants aux villageois. Comme il militait contre le franquisme, il a dû se réfugier dans le maquis ; donc, pendant quelques temps, ma mère, sa fille aînée, ne l'a plus vu. Un jour, en 1937, il est revenu embrasser sa femme et ses enfants. Mais il a été attrapé et fusillé sur la place du village. Après son décès, ma grand-mère est tombée malade, et c'est ma mère, née en 1929, aînée de cinq filles et cadette de deux garçons, qui a géré toute la fratrie. Elle a attendu que toutes ses sœurs se marient puis elle est tombée malade, de la tuberculose, dans les années 1950 et elle a été envoyée dans un sanatorium.

À son retour au village, elle a rencontré mon père dans une fête. Il était également issu d'une famille de propriétaires terriens, troisième d'une fratrie de sept enfants dont deux filles et cinq garçons. Son père, qui avait beaucoup d'argent, est parti plusieurs années en Argentine, pour y monter une affaire, mais il en est revenu une main devant, une main derrière, ruiné. Il avait tout perdu. Ma grand-mère maternelle, âgée de quarante ans de moins que son mari, était dépressive et les enfants se sont donc retrouvés livrés à eux-mêmes. Ils ont grandi dans la rue et se sont élevés tout seuls. C'est ce que ma mère m'a raconté de la famille, mon père n'en a jamais parlé lui-même (?).

Peu après leur rencontre, mes parents se sont mariés et mon frère est né. À l'époque, déjà, mon père avait l'habitude d'aller travailler en France, dans l'agriculture et dans les vignes. Il partait quelques mois, puis revenait. Un jour, ma mère lui a annoncé : « Ou tu ne repars plus, ou je pars avec toi. » En Andalousie, les gens vivaient dans la misère, il n'y avait rien, la vie n'avait sans doute pas beaucoup changé depuis un siècle... Bref, mon père a décidé de partir : par un copain, il a trouvé une double place au Puy-Ste-Réparate : ouvrier agricole pour lui, femme de ménage au château pour sa femme. Ils ont quitté l'Andalousie avec leurs deux enfants. C'était en 1965.

Ma mère a travaillé un temps, de manière non déclarée, en essayant d'apprendre le français. Quand elle est tombée enceinte de Paquita, ma seconde sœur, son patron, qui ne voulait pas d'ennuis, l'a chassée. Et mes parents ont quitté le Puy-Ste-Réparate pour Pertuis, pour travailler tous les deux dans la culture maraîchère. Puis mon père a trouvé un boulot de maçon.

Cinq ans après ma sœur, je suis née. Quelque temps avant ma naissance, ma mère a eu une récurrence de tuberculose et a dû passer plusieurs mois à l'hôpital. Et après ma naissance, on m'a diagnostiqué des problèmes de hanche. J'ai dû passer beaucoup de temps à l'hôpital et ma mère a fait le choix de s'occuper de moi. Elle n'a plus travaillé par la suite.

Comment tes parents vivaient leur situation en France ?

Au début, durant leurs premières années en France, ils avaient le projet de rentrer en Andalousie. Et pendant des années, j'ai entendu la nostalgie d'être ici, dans un pays qu'ils trouvaient triste et peu festif, même s'ils ne regrettaient pas d'avoir pu offrir une autre vie à leurs enfants. L'*Alegria*, comme disait ma mère, leur manquait. La joie, la fête, l'amour de la

famille. Mais ils sont finalement restés ici et j'ai longtemps entendu leurs regrets d'être si loin de leurs frères et soeurs. Ils sont les seuls de leurs familles à avoir émigré en France. Par manque de moyens, ils n'ont pas investi d'argent dans une maison sur place et du coup, ils se sentaient coincés ici. En même temps, mon père aimait aussi la vie facile et le confort que l'on avait en France. Il parlait la langue française mieux que ma mère et se faisait facilement comprendre. Il avait une vie sociale. Ma mère parlait surtout espagnol, que ce soit à la maison ou avec les amis. On fréquentait surtout des Espagnols, la maison était souvent remplie de monde le dimanche. Ma mère aimait accueillir.

Ont-ils continué à aller sur le même rythme passer des vacances en Espagne ?

L'âge, la fatigue, la distance et la durée du voyage ont fait qu'ils y sont allés de moins en moins souvent au fil du temps. Et puis le reste de la famille ne venait jamais ; dix personnes, pas plus, nous ont rendu visite. Ma mère était très malheureuse de cet exil : se sentir loin de ses repères, de sa culture. Ici, même si elle se faisait comprendre, elle ne parlait pas très bien ; elle était analphabète donc l'accès à la langue et l'écriture lui étaient d'autant plus difficile. Les papiers, l'administratif ont d'abord été faits par Maria puis j'ai pris le relais.

Où étiez-vous hébergés en Espagne ?

On logeait chez le frère de ma mère qui avait une grande maison. Quand il est décédé, on est allé chez l'autre frère, et on s'arrêtait sur la route chez une de ses sœurs qui vivait dans le nord de l'Espagne.

Quel rapport as-tu à la langue espagnole ?

À la maison, avec mes parents, on a toujours parlé espagnol. Entre enfants, on se parlait en français. Au collège, j'ai choisi l'espagnol en deuxième langue ; pour moi, c'était une évidence. Jean et Maria, qui ne sont pas nés en France et n'ont pas pu faire beaucoup d'études, n'avaient pas le même rapport à la langue. « Pourquoi s'intéresser à l'Andalousie ? » se disaient-ils. Ils ne voyaient pas l'intérêt ; en un sens, ils ont rejeté l'Espagne, pour entrer pleinement dans la culture française. Je pense que quand tu es enfant et que tu dois t'intégrer à tout prix parce que c'est ce que les adultes te demandent, tu te programmes pour couper court à tout ce qui peut être une entrave à ce processus. Pour moi, comme pour ma sœur Paquita, les choses étaient différentes. Paquita ressent une proximité avec l'aspect festif de l'Andalousie, mais contrairement à moi, elle n'a jamais cherché à y partir en vacances. Moi, j'avais envie d'apprendre les langues et je vivais le fait d'en parler simultanément deux comme une chance, cela m'a permis d'être à l'aise avec l'apprentissage linguistique. J'ai voulu partir seule trois mois sur place puis, quand j'ai obtenu mon permis de conduire, j'ai commencé à y emmener mes parents durant l'été ; après le décès de mon père, j'ai continué avec ma mère, environ une fois tous les quatre ans.

Finalement, je ne connais pas grand-chose de l'Espagne. Nos voyages n'avaient rien de touristique ; une fois arrivés sur place, on ne bougeait plus et la famille nous prenait en charge. Quand j'y suis retournée avec les enfants, j'ai découvert que je n'avais jamais cherché à visiter des villes comme Gibraltar, située à une heure de trajet du village familial.

Qu'emmeniez-vous là-bas et que ramenez-vous ?

On partait en 4L ou en 2CV et la voiture était pleine à craquer ! On apportait du café, des chocolats, des cadeaux, une glacière pleine. Un jour, on a même amené du camembert et l'odeur était si forte que j'ai été malade pendant tout le temps du trajet. Au retour, on remplissait la voiture de bidons de cinq litres d'huile d'olive ; mon père ramenait aussi ses propres olives, qu'il concassait en France, des petits verres à liqueur que j'ai gardé, une sorte d'alcool local à l'anis, un énorme jambon qu'il faisait ensuite pendre dans la cuisine... Ma mère s'achetait une eau de cologne bon marché qui sentait très fort et qui devait lui rappeler le pays. On revenait également avec des *Montecao*, des gâteaux espagnols. Moi, je suis revenue

avec des éventails, dont certains que j'ai gardé, des *pañuelo*, ce genre de foulards que les femmes en Andalousie mettent sur leurs épaules. Il y a à ce sujet une chanson qui me revient, une chanson sur l'exil: *un pañuelo do silencio*, un « foulard de silence ». ce silence, c'est l'absence de mots disponibles pour exprimer la douleur ressentie au moment du départ. Les paroles sont très belles, très dures : « *Algo se muere en el alma cuando un amigo se va* - quelque chose meurt dans l'âme quand quelqu'un part ». La tristesse ... Les pleurs... C'était tellement dur de quitter ceux que l'on aimait. Quitter pour pouvoir vivre décemment, se sacrifier pour ses enfants... Ce sont des choix que mes parents ont faits pour nous. En Espagne, je n'aurais pas eu la même vie, le même parcours, les mêmes possibilités qu'ici. La France est un pays qui nous a accueillis et c'est la raison pour laquelle aujourd'hui, je souffre autant de voir les réticences actuelles à l'accueil des migrants. Oui, c'est vrai, dans les années 1960, la France marchait et ça arrangeait bien les patrons d'accueillir des ouvriers qu'on payait peu...

Quand on retrouvait tout le monde, en arrivant là-bas, nous étions des princes et des princesses. Ils donnaient tout, ils nous comblaient de cadeaux, d'amour et d'attention. Mais le départ... Ne pas savoir quand on va revenir... C'est tellement dur.

Du côté paternel, une partie de la famille s'est exilée à Barcelone. Mais nous sommes les seuls à avoir émigré à l'étranger. Pour échapper à l'absence des autres membres de la famille, nous nous sommes blottis les uns contre les autres. Pour mes parents, la perte de certains de leurs frères et sœurs a été très dure : Ils ont souffert de ne pas être avec eux au moment de la cérémonie. À chaque fois, on a été prévenu par téléphone au dernier moment, quand le malade était à l'hôpital, quand l'issue était fatale et mes parents ne voulaient pas les voir morts...

Les contacts se faisaient exclusivement par téléphone ?

Oui, on se téléphonait un peu, de temps en temps. En général, ma mère appelait un de ses frères qui faisait passer le message aux autres... Les lettrés de la famille de ma mère étaient ses deux frères car à l'époque, seuls les garçons avaient accès à l'instruction. Les filles sont restées profondément rurales. L'Andalousie est un pays sauvage, qui est longtemps resté arriéré. Dans les années 1980, les gens semblaient encore vivre comme au dix-neuvième siècle. Je me souviens avoir vu mon oncle, qui était éboueur à la mairie, ramasser les poubelles avec une charrette. Mes oncles ont pu sortir de la terre pour travailler à la mairie, mais mes tantes sont restées dans les champs.

Parle-moi de ton rapport à la musique?

Quand j'étais enfant, j'écoutais beaucoup la radio ; j'avais aussi des cassettes et un mange-disque. J'aimais le funk-disco, alors que mon frère écoutait des chanteurs que je détestais : Adamo, Claude François, Michel Sardou... J'ai découvert le jazz et la chanson française au lycée : Brassens, Barbara, Moustaki, Léo Ferré. J'ai commencé à gratter la guitare, entre copines, pour accompagner les chansons...

J'ai toujours chanté, mais quand j'avais vingt ans, j'ai décidé de prendre des cours de chant Jazz à Pertuis. Puis j'ai fait des stages de chant vocal, de polyphonie, de musique brésilienne, de chanson jazz. Une semaine chaque année. Je ne suis jamais allée vers la musique flamenco, comme si une petite voix intérieure me disait : « tu n'en as pas besoin ». Il y a deux ans, j'ai investi le chant comme média d'art-thérapie, en vue d'apaiser les angoisses des personnes âgées et de reconnecter certaines mémoires. En quoi la voix et la musique peuvent être porteuses de guérison ? Tu vois, je n'en ai pas fini avec la chanson...

Il y avait une chanson que ma mère fredonnait volontiers à la maison, elle s'appelle *Los pesces en el rio* ; je lui réclamais souvent.

Aujourd'hui, c'est moi qui les chante à mes enfants, et j'en ai ajouté d'autres, en français, comme « *Trois petites notes de musique* ».

Tu mélanges parfois espagnol et français dans une même chanson ?

C'était important pour moi de distinguer l'espagnol et le français, le premier se parlait à la maison, le second à l'extérieur. Il n'y avait pas de mélange possible. Pour les chansons, c'est pareil, je ne mêle jamais les deux langues, je n'y arrive pas.

J'aurais voulu apprendre l'espagnol aux enfants, mais ce n'est pas venu. Ils ont beaucoup entendu ma mère leur parler. Parfois, elle pensait parler en français alors qu'elle parlait espagnol et en Espagne, elle pensait parler espagnol alors qu'elle utilisait des mots français. Elle mélangeait les deux langues sans s'en rendre compte. À force de l'avoir entendu, les enfants comprennent.

Quand je pense à toute notre vie là-bas, il me vient un mélange de joie et de tristesse. Je suis à la fois triste et heureuse, c'est étrange, indéfinissable... C'est ma culture, même si je suis un produit français. Je me suis moulée à la France, surtout intellectuellement, mais au fond, d'un point de vue pulsionnel, animal, je suis espagnole. Là-bas, j'ai un rapport différent à mon corps, c'est un lien des tripes, difficile à formuler par les mots. Je retrouve pleinement mon corps, ma terre. C'est une sensation physique : je respire mieux, je suis libre.

J'ai ressenti la même chose au Sénégal, où je ne suis pourtant restée que dix jours. Je me sentais légère, ouverte... Il y avait quelque chose de fort entre ce pays et moi, je pense que j'aurais pu vivre là-bas... Un jour, peut-être...

Quand tes parents ont-ils cessé de penser au retour ?

Quand Maria et Jean ont fini leurs études. Ils avaient seize ans, ils allaient chercher du travail. Un jour, dans la cuisine, j'ai dû demander à ma mère, à force de l'entendre râler : « Pourquoi vous ne repartez pas ? » et elle a répondu : « On ne partira plus, les enfants vont trouver du travail ici et on restera... » Je crois que mon père évoquait plus l'idée de retour que sa femme, qui était réaliste ; pour elle, nous n'avions rien là-bas, et sans maison, ça ne servait à rien d'y penser... Et puis je crois qu'elle percevait aussi les avantages de la vie en France : la sécurité sociale, la santé. En France, elle était bien soignée ; un jour, elle m'a dit : « En Espagne, je n'aurais pas duré longtemps ».